

DIDIER DUMAS

Qu'est que l'inceste ?

Décryptage de l'enseignement de Didier Dumas

L'origine maternelle de l'inceste

À l'âge où l'enfant se construit, la séduction sexuelle écrase la maturation oedipienne et mutile la construction du futur. Garçon ou fille, c'est en rêvant à la sexualité adulte dont il bénéficiera plus tard, que l'enfant se détourne de la sexualité infantile et se met à la considérer comme du plaisir de bébés. S'il est correctement informé, sait qu'il a des testicules ou des ovaires qui le destinent à devenir un dieu-créateur qui reproduira la vie comme son papa ou sa maman, il n'aime plus trop câliner. Mais lorsque, en place de toute autre information sexuelle, il est séduit par un adulte, l'enfant se retrouve enfermé dans son horizontalité de bébé. La séduction le paralyse dans son développement, car elle effectue un rabattement du vecteur vertical, où se construisent les représentations du futur, sur le vecteur horizontal, qui est celui du présent. Cela revient à lui répondre : « arrête de te poser des questions sur la vie et la mort ! Jouies, et tais toi ! » Voilà ce que fait l'inceste, mais il le fait d'une façon qui peut être plus traumatique ou plus enfermante que lorsque l'enfant est séduit par un étranger, si ce n'est beaucoup plus sournoise lorsque la captation incestueuse des parents n'est pas représentable comme du désir sexuel.

Le traumatisme incestueux ne concerne pas le corps physique mais la construction du sujet et de ses structures mentales. Il produit un écrasement de ces structures, en enfermant l'enfant dans une horizontalité qui est, soit celle de sa mère, soit de « type paterno-maternelle », c'est-à-dire celle d'un papa-maman qui se comporte comme une mère. Les pères peuvent être incestueux sans forcément l'être sexuellement. Ils peuvent l'être par exemple à un niveau nourricier. Ce sont alors des hommes qui demandent à l'enfant s'il veut un chocolat et qui le lui mettent dans la bouche avant qu'il ait pu dire oui ou non. Lorsque ces pères sont porteurs d'un « fantôme nourricier » semblable à celui de leur femme, il est fréquent que leur fille tombe dans l'anorexie. Dans ce cas, la fille ne peut pas dupliquer chez son père autre chose que chez sa mère et son père ne peut plus être, pour elle, une porte de naissance vers l'âge adulte. D'ailleurs, il en est souvent ainsi de nombreux symptômes. La plupart des troubles psychiques, mais aussi des troubles énergétiques, proviennent en effet de la complémentarité de ce qu'on appelle, à défaut d'autres termes, les fantômes parentaux, c'est-à-dire d'impensés qui sont semblables chez les deux parents.

D'un point de vue transgénérationnel, il faut donc considérer que l'inceste est toujours d'origine maternelle ou que les pères incestueux souffrent généralement, eux-mêmes, d'une absence de père. Lorsqu'ils sont incestueux, ce sont très souvent leurs identifications maternelles qui en sont la cause. L'imgo de la grand-mère paternelle avec laquelle se structure la féminité du père est, en ce sens, souvent l'un des plus redoutables. Il l'est, par exemple, pour la fille, lorsque le père projette sur elle sa part féminine inconsciente. Il l'enferme alors dans une image qui peut être celle du « double féminin » qu'il n'a pas pu être pour sa propre mère, ce qui empêche la fille de construire sa propre féminité. C'est aussi ce que font certains hommes qui traitent leur femme comme des poupées intouchables. Ils les couvrent de robes et de bijoux, mais ils ont beaucoup plus de plaisir à les sortir et les montrer aux autres qu'à rester seul au lit avec elles car, à travers elles, c'est leur propre part féminine qu'ils exposent ainsi.

En ce qui concerne l'inceste fils-mère, Gisela Pankoff qui était, à l'époque de ma formation, une des rares analystes à recevoir des psychotiques, racontait de nombreux cas d'inceste : des garçons élevés par leur seule mère et qui, dormant dans son lit, passent à l'acte à l'adolescence. Pour elle, ils étaient tous devenus psychotiques. Dans ce cas, l'inceste mère-fils est un « enfermement matriciel » qui engendre très souvent de la psychose, alors que lorsqu'il s'agit d'un inceste père-fille, cela donne plutôt de l'hystérie.

Il faut aussi savoir que l'inceste est, comme la pédophilie, toujours le produit d'une répétition transgénérationnelle. Si certains parents sont « naturellement incestueux », c'est en général, parce qu'ils ont eu des parents incestueux et qu'ils le reproduisent avec leurs enfants. Dans la pédophilie, lorsqu'un pédophile consulte un thérapeute, il commence par lui dire qu'il ne savait pas qu'il ne fallait pas faire ça avec les enfants. Or s'il ne le savait pas, c'est parce qu'il a, lui-même, été tripoté enfant, que ce tripotage est la seule information sexuelle qu'il a reçue des adultes, et qu'en conséquence, son inconscient en a conclu que ce genre d'information était préférable à rien du tout. C'est pour cela qu'il répète ce qu'on lui a fait. Les parents incestueux font de même. S'ils ne voient rien de choquant dans des comportements tout à fait incestueux, c'est parce qu'ils reproduisent leurs parents.

À ce niveau, les formes les plus ravageuses de l'inceste peuvent être, d'un point de vue clinique, ses formes invisibles. Dans ce cas, les parents ne touchent jamais les organes génitaux de l'enfant, mais celui-ci se retrouve incapable de naître. Aldo Naouri décrit très joliment ces mères qui sont parfaites, qui jamais ne

toucheront le sexe de leur enfant, mais qui sont des « utérus élastique »¹, dépourvu de toute porte de sortie. « L'utérus élastique » représente assez bien ce qu'est la dimension invisible de l'inceste. L'inceste est alors d'autant plus imperceptible que la bonté attentive de la mère coince l'enfant dans son horizontalité à elle et l'empêche de se verticaliser. Dans ce cas, le père est complice, mais s'il l'est, c'est qu'il a fait inconsciemment ses enfants dans le désir de sa mère et non dans un désir propre.

Aldo Naouri n'ignore pas que la part maternelle des pères est souvent aussi destructrice que le sadisme phallique des « mères martinet ». C'est en cela que son approche de thérapeute est assez fine. Dans son livre sur le père², il raconte le cas d'un homme qui vient s'effondrer dans son bureau après avoir eu des rapports incestueux avec sa fille. Ce père est submergé de honte, or que repère Naouri ? L'homme vient d'avoir un autre enfant : un petit garçon. Sa femme s'est totalement enfermée dans une dyade avec ce bébé, une dyade dont lui-même est complètement exclu. C'est alors qu'il passe à l'acte, comme pour trouver avec sa fille le plaisir que prennent la mère et le bébé. Voilà comment Aldo Naouri le comprend : comme une frustration masculine d'être privé du droit qu'ont les mères de tripoter leurs enfants et d'en jouir. Il comprend que cette naissance a fait resurgir chez ce père son manque à être une mère. Mais il faut alors aussi remarquer que celui-ci trouve lui-même les moyens de se soigner de ce manque à être une mère, puisqu'il consulte alors un médecin, qui de surcroît est un homme, et qu'en transférant son manque sur Aldo Naouri, il essaie de récupérer une énergie d'homme qui est très probablement celle qu'il n'a pas reçue de son père à sa propre naissance.

Au niveau de l'image du corps, ce qui est constructif pour un enfant avec son père, lorsque, par exemple, il est dans ses bras, est de percevoir son corps comme impénétrable, fermé sur lui-même. Dans sa mémoire cellulaire, l'enfant sait qu'il est sorti du corps de sa mère. C'est ce qui lui permet de fantasmer qu'on peut aussi y entrer. L'enfant porte en lui la mémoire du sexe de sa mère puisqu'il le traverse en venant au monde, mais tant qu'il n'a pas pu se représenter le sexe de son père, cette mémoire se présente comme la peur d'y retourner tête la première et d'y être réengloutie. Cette peur est d'autant plus prégnante qu'elle est inscrite dans la mémoire inconsciente comme le souvenir d'avoir, soit fait jouir sa mère, soit de l'avoir fait souffrir. Tout le monde a fait jouir ou souffrir sa mère en naissant. Dans la construction fantasmatique de l'individu, cela peut revenir au même puisque, dans l'inconscient, jouir et souffrir ont souvent la même valeur. Jouir et souffrir s'y présentent comme l'avant et le revers d'une même énergie. C'est ce que montre le sadomasochisme, mais c'est aussi l'une des clefs de l'accouchement sans douleur. Groddeck³ est l'un des premiers à en avoir parlé, avec le cas d'une femme qui, ayant très peur de l'accouchement, n'accouchait que par le siège. Il lui a expliqué que cela ne dépendait que d'elle, qu'elle avait les moyens d'accoucher normalement, et lui ayant dit cela, il l'a laissée seule. Se comportant comme un analyste, il n'est pas resté pour l'assister. La femme a donc décidé d'accoucher normalement et après, elle lui a raconté qu'elle y avait vécu une jouissance beaucoup plus extraordinaire qu'avec un homme.

La croyance qu'il faille souffrir en accouchant a grandement été véhiculée par la traduction erronée du texte biblique, « tu enfanteras dans la douleur ». Pour ceux qui lisent l'hébreu, comme Marc-Alain Ouaknin ou Annick de Souzenelle, le sens en est totalement différent. La bonne traduction est : « tu t'auto-enfanteras dans la douleur ». C'est de naître à soi-même, d'assumer son incarnation, qui ne peut se faire sans une certaine douleur. C'est à ce niveau-là que les difficultés de la vie, les souffrances et les maladies, sont des aides. La souffrance de l'accouchement est, en tout cas, quelque chose qui se transmet de mère en fille. Sa racine transgénérationnelle est profonde, mais il existe un certain nombre de témoignages de femmes qui ont joui en mettant un enfant au monde. Alors pourquoi y en a-t-il d'autres qui continuent à en souffrir ? C'est une question qu'il faut se poser. Est-ce parce que la souffrance donne à la mère un certain pouvoir sur l'enfant ? Et est-ce que cette souffrance le met en position de débiteur qui lui doit réparation ? Si la mère se croit seule à faire son enfant, le pouvoir qu'elle prend sur lui est énorme. C'est la raison pour laquelle, dans la Bible, l'enfant n'appartient pas à la mère mais au père. L'histoire de Caïn et Abel est mise au début du Livre pour en dénoncer l'impasse, et après l'assassinat d'Abel par son frère, les autres patriarches ne laissent plus jamais leurs femmes éduquer leurs enfants à leur place. C'est pour eux et sous leur gouverne qu'ils leur font faire des enfants.

Classiquement, le père est ce qui protège l'enfant de ce qu'Aldo Naouri est amené à penser dans son activité de pédiatre : que les mères ont toutes une « propension naturelle à l'inceste ». Personnellement, il me semble que cette dimension incestueuse des mères est le produit du puritanisme bourgeois du dix-neuvième siècle et des idéologies matérialistes qui se sont installées à cette époque. La mère telle qu'on la conçoit de nos jours apparaît au dix-neuvième. À cette époque, le seul droit qu'on octroie à la femme est celui de la maternité, et lorsque, sous la Régence, l'Église récupère les droits dont la Révolution l'a privée, la laïcité républicaine s'est implantée et les hommes ont déserté les lieux de culte. Les femmes sont les seuls individus qui les fréquentent encore. Il se noue alors une alliance occulte entre le prêtre, la mère et le médecin de famille. C'est cette alliance

¹ Aldo Naouri, « Un inceste sans passage à l'acte : la relation mère-enfant », dans Françoise Héritier, *De l'inceste*, Odile Jacob, 1994.

² Aldo Naouri, *Une place pour le père*, Seuil, 1985.

³ Georg Groddeck, *La maladie, l'art et le symbole*, Gallimard, 1969.

qui a déboulonné le père de sa place et qui est à l'origine des idéologies materno-matérialistes dans lesquelles les enfants sont aujourd'hui éduqués.

Dire que ce sont les prêtres qui ont créé le materno-matérialisme de notre époque est paradoxal, mais en fait, ce sont eux qui ont édulcoré toute la force du texte biblique. Ils n'en ont pas gommé que les images sexuelles. Ils en ont éliminé toute la puissance philosophique, avec une telle emprise sur les êtres et la pensée, que la psychanalyse a mis près d'un siècle à réinventer la théorie des transmissions transgénérationnelles qui est pourtant le thème central et l'armature du texte biblique. Les religieux en ont effacé l'idée que Dieu n'a créé que des êtres immortels qui, l'étant irrémédiablement, risquent, après leur mort, de se transformer en fantômes, comme cela arrive à Caïn. Alors que l'histoire de Caïn et Abel ouvre le texte biblique pour préciser que, sur Terre, Dieu ne peut en aucun cas remplacer le père, on a gommé cette dimension du texte au profit du bâton et de l'aspect punisseur du dieu biblique. Ce qui fait que la traduction œcuménique en arrive à justifier ses erreurs de traduction, en écrivant que, dans la condamnation de Caïn, Dieu applique la loi du Talion⁴, comme si ces éminents traducteurs oubliaient alors que, si Dieu a écrit les Dix Commandements, c'est justement pour détrôner la loi du Talion.

Cette conception du « père martinet » qui règne en maître sur sa descendance est ce dont les hommes ne veulent plus aujourd'hui. Elle est stupide, car elle ne vise qu'à infantiliser les individus, petits ou grands, alors que la seule chose qui fasse progresser, autant l'individu que l'humanité, est de gratifier le désir. C'est qu'il faut faire avec les enfants, comme avec ses clients. Le métier de parents ne consiste pas à faire des enfants en se satisfaisant d'en avoir faits, mais à en faire des adultes. La plupart des parents font des enfants pour y trouver la garantie de leur statut d'adulte. Ils ne s'appliquent qu'à être de bons parents, mais la répétition transgénérationnelle entrant en action, ils reproduisent les leurs sans même s'en rendre compte, et si enfant, ils les ont vécus comme asexués, peu à peu, ils le redeviennent. Croire que, quand on a des enfants, l'on doit privilégier son statut de père ou de mère au détriment de son statut d'homme ou de femme est, là aussi, souvent une stupidité. L'enfant ne s'identifie pas à un père ou une mère, mais à la façon dont ses parents existent, or ceux-ci existent, comme tout le monde, en premier, dans leur sexualité. Sacrifier la sienne à l'enfant, comme le font de nombreuses mères, ne peut donc guère lui être utile. Cela n'aboutit qu'à le priver d'une structuration œdipienne normale et c'est ainsi que la névrose courante se transmet.

Les incestes de fratrie

Les incestes de fratrie ont généralement une racine transgénérationnelle. Il est en effet fréquent que ce genre d'inceste en cache un autre non repéré dans l'ascendance. J'ai compris cela en recevant dans la même semaine trois femmes qui avaient eu des rapports sexuels avec leurs frères. Toutes trois présentaient la même culpabilité : leurs frères avaient été très lourdement responsabilisés par la famille, alors qu'elles-mêmes avaient été considérées comme des oies blanches irresponsables. C'était ce qui semblait avoir été le plus traumatique pour elles trois. Seule l'une d'elles a continué à travailler avec moi, mais sa cure a mis en évidence que cet inceste dénonçait une situation incestueuse assez monstrueuse dans sa famille.

L'outil transgénérationnel permet ainsi de voir comment, dans certaines lignées, l'inceste se transmet et se reproduit. Dans ce cas, l'inceste frère-sœur est une répétition qui, comme toute répétition pathologique, vise à dénoncer une transmission défectueuse. Cette répétition est ce qu'Anne Ancelin Schützenberger appelle le « syndrome anniversaire »⁵. Je n'aime pas trop ce terme de « d'anniversaire ». Je trouve plus juste de parler de « syndrome de répétition ».

Les incestes de fratrie sont donc souvent le produit de familles où tout est incestueux. On y trouve soit des incestes tenus secrets dans la généalogie, soit des coutumes familiales incestueuses que l'enfant n'a aucun moyen de dénoncer car elles sont considérées comme normales dans la famille. Dans une telle situation, l'inceste est tout d'abord celui de la famille mais, comme il n'est pas perceptible en tant que tel, l'inceste frère-sœur le dénonce, en faisant du scandale qui le rend visible. L'inconscient des enfants se constitue avec celui des parents. Dans ce cas, c'est comme si les inconscients du frère et de la sœur les poussent à passer à l'acte pour exprimer le désordre incestueux de leur famille, ou comme si, à un niveau inconscient, l'inceste se savait non-viable et portait en lui le besoin de se dénoncer.

Les pratiques incestueuses génèrent ainsi des fantômes qui peuvent se transmettre d'une génération car l'inceste est non seulement un traumatisme, mais un trauma qui est généralement tenu secret. Avec des parents incestueux, l'enfant se retrouve automatiquement coincé dans l'horizontalité de sa mère. Si c'est le père qui tripote sa fille que se passe-t-il ? Le désir paternel la fixe à une place qui est celle de sa mère et c'est de cela dont elle ne peut plus se sortir. Pour l'enfant, les pères ou les oncles qui tripotent sont des hommes qui se comportent comme des mamans. Que l'inceste implique le père ou la mère, il enferme donc toujours l'enfant dans une prison maternelle qui le dépouille de son horizontalité propre, car il détruit sa verticalité en l'écrasant dans une

⁴ Didier Dumas, *La Bible et ses fantômes*, Desclée de Brouwer, 2000.

⁵ Anne Ancelin Schützenberger, *Aïe, mes aïeux !*, Desclée de Brouwer, 1993.

horizontalité qui n'est pas la sienne. Dans une structuration oedipienne normale, l'enfant se construit d'abord dans l'horizontalité de sa mère, ensuite, vers trois ans, l'oedipe le verticalise, et à l'adolescence, il construit sa propre horizontalité avec ceux de son âge.

Les incestes réparateurs

Nous allons maintenant voir que l'inceste n'est pas toujours dévastateur. Il l'est lorsqu'il entrave la construction de l'enfant, mais si celle-ci a eu lieu, à l'âge adulte, il ne l'est pas forcément. C'est ce dont témoignent les « incestes réussis » ou « réparateurs », qui vont vous permettre de mieux comprendre en quoi les dangers de l'inceste ne concernent pas notre constitution physique, mais notre construction mentale.

Boris Cyrulnik est un des rares psychanalystes qui en parle dans son livre, *La naissance du sens*⁶. Il les appelle des « incestes réussis ». Personnellement, je préfère les appeler « réparateurs » car cette forme d'inceste présente toujours le même tableau : l'individu a perdu son père ou sa mère à l'âge oedipien. Il le retrouve à l'âge adulte. Il a une histoire d'amour avec lui et il dit que cela lui a fait le plus grand bien. Cette forme d'inceste est plus fréquente qu'on l'imagine. Lorsque par exemple, pour la sortie de *La sexualité masculine*, je suis passé dans l'émission que PPDA faisait à l'époque, il présentait aussi le livre d'une femme qui témoignait d'un inceste avec son père. Elle l'avait perdu enfant et elle disait que cette histoire d'amour avec son père lui avait fait le plus grand bien. *Tom Jones*, le film de Richardson, présente aussi un inceste de la sorte : Tome Jones qui est orphelin de mère la rencontre dans une auberge sans savoir qu'il s'agit d'elle et, dînant ensemble, ils sont tous deux saisis d'un irrésistible désir qui les fait passer, à toute vitesse, de la table au lit.

Comme ceux qui témoignent d'une histoire semblable disent que cela leur a fait du bien, on est bien obligé de l'entendre. Si un garçon se retrouve dans le lit de sa mère et passe à l'acte à 16 ou 18 ans, il y a de fortes chances pour qu'il en ressorte psychotique. Mais, s'il a perdu sa mère et que le travail oedipien d'intégration temporelle s'est effectué, il n'en est plus de même. Dans ce cas, la perte qui permet cette intégration a eu lieu, et comme l'individu a construit sa propre horizontalité, l'inceste n'est non seulement plus destructeur, mais il peut être réparateur de la perte qu'on a subi enfant en perdant l'un de ses deux parents.

Ceci montre que la destruction que génère l'inceste ne concerne pas notre identité spatiale, physique ou corporelle, mais notre identité temporelle, c'est-à-dire l'intégration oedipienne du temps. À ce niveau, Cyrulnik constate une petite différence entre les hommes et les femmes. Les hommes sont inconditionnels pour dire que de coucher avec leur mère leur a fait le plus grand bien, alors que les femmes sont plus ambivalentes. Or il s'agit là aussi, pour moi, d'une affaire temporelle. Pour l'homme qui a perdu sa mère enfant, la retrouver dans l'inceste est une affaire spatiale. La sexualité est un voyage de retour dans la psyché originelle. Pour l'homme, il s'agit d'y recréer avec son sexe les énergies matricielles dans lesquelles sa peau de sensation s'est construite. C'est ce qui se passe lorsqu'il aime une femme. Mais c'est aussi ce qui fait que les hommes ont tendance à se fixer sur des femmes qui leur rappellent leur mère. Dans ce genre d'inceste, l'homme retrouve donc, avec son sexe, les énergies dont il a été privé enfant, en perdant sa mère. C'est cela qui est réparateur et c'est pourquoi les hommes qui en témoignent disent tous que cet inceste leur a fait du bien.

Être dans son sexe n'est pas pour l'homme une affaire de temporalité mais une problématique spatiale. L'activité virile vise à envahir de son énergie le territoire qu'est le corps de la femme. Lorsqu'un homme se sent accueilli pleinement par la femme qu'il aime, il ressent son énergie résonner dans toutes les cellules du corps de la femme. Les paroles féminines sur l'orgasme le disent aussi : « j'ai vu toutes les étoiles », « toutes les planètes » ou « j'ai senti toutes mes cellules résonner ». L'énergie féminine est une énergie d'accueil, l'énergie masculine, une énergie d'occupation du territoire. C'est cette rencontre de deux énergies de polarités contraires qui donne à l'orgasme son côté explosif. Mais ce qui différencie l'homme et la femme est aussi qu'ils n'ont pas la même la structure oedipienne. Dans ses fantasmes oedipiens, le petit garçon est branché sur la puissance de son père : « Mon papa, il est gendarme ! Mon papa, il est le plus fort ! » Alors que la petite fille est, elle, branchée sur l'effet du sexe du père dans son corps. L'oedipe la fixe sur son utérus car les questions oedipiennes ne portent pas sur le plaisir, mais sur comment on fait des enfants. De plus, à l'âge adulte, la femme retrouve périodiquement cette question dans un autre processus énergétique, les règles. C'est pourquoi la question de l'enfant, qui est aussi celle de la verticalité temporelle, est plus prégnante dans la sexualité de la femme que dans celle de l'homme, pour qui l'activité sexuelle est tout d'abord un agrandissement de son espace corporel.

Le problème que rencontre la femme qui se retrouve dans le lit de son père est de ne pas pouvoir faire d'enfants. Même si l'inceste est « réparateur », cela l'oblige à renoncer à sa génitalité. À mon sens, c'est pour cela, que les femmes qui témoignent de ce genre d'inceste sont plus ambivalentes que les hommes. C'est là encore une question temporelle. L'homme, lui, ne rencontre pas ce problème : il n'est pas soumis à la ménopause. De se réparer avec sa mère ne l'empêche pas de procréer avec une autre. C'est comme ça que je comprends ce genre d'incestes. Dans l'enfance, lorsqu'on se construit, l'inceste engendre un écrasement du

⁶ Boris Cyrulnik, *La naissance du sens*, Hachette, 1991.

vecteur vertical qui perturbe l'intégration du temps et de la mort, alors qu'à l'âge adulte, lorsqu'on est construit, il n'en va pas de même.

L'inceste transgénérationnel

Un mot tout d'abord sur la « forclusion du Nom-du-père », car avec ce concept, Jacques Lacan faisait du transgénérationnel sans le savoir. Sa théorie n'est bien sûr en rien transgénérationnelle, mais ce concept l'est. Comme Lacan n'a lui-même jamais expliqué ce qu'était la forclusion du Nom-du-père, c'est paradoxalement en entendant Françoise Dolto dire que les mères des psychotiques se comportaient comme les jules de leur propre mère que j'ai compris ce concept. Dans ce cas, la mère ne peut pas savoir ce qu'est un père car elle n'en a eu aucun. Cette situation n'engendre toutefois pas automatiquement un enfant psychotique. Pour que l'enfant le devienne, il faut la complicité d'un père qui accepte d'être là sans l'être. Ce qui est le cas lorsqu'il n'a, lui aussi, pas eu de père, et qu'il ne sait pas plus que sa femme à quoi peut bien servir un père. C'est alors qu'on peut parler de forclusion du Nom-du-père. La forclusion désigne ainsi un vide de père semblable dans l'héritage ancestral des deux parents. Elle provient donc de la mise en commun de deux fantômes semblables ou complémentaires qui s'énoncent dans l'inconscient de chacun des parents comme : « pas besoin d'un père pour se développer et grandir ».

Là-dessus, je vous renvoie à mes bouquins⁷. Arrêtons nous plutôt sur comment ce vide paternel se retrouve dans les généalogies lorsque Anne Ancelin Schützenberger parle « d'inceste transgénérationnel »⁸, en reprenant par exemple la généalogie de Jean-Michel, cet autiste de 19 ans dont je présente l'histoire dans *L'Ange et le Fantôme*. Si elle parle d'inceste, c'est parce qu'on peut alors voir sur l'arbre un rétrécissement des transmissions qui annihile leur dimension verticale dans l'horizontalité des mères, d'une façon semblable à ce produit la séduction incestueuse. Mais on voit aussi comment ce rétrécissement se transmet et s'amplifie d'une génération à l'autre.

Jean-Michel était né autiste, ce qui est relativement rare. Il n'avait jamais pu regarder sa mère dans les yeux, avant le travail qu'il a fait avec moi, ce qui est déjà un résultat important, mais insuffisant pour convaincre les organismes de tutelle des bienfaits de la psychanalyse. Jean-Michel avait dit quelques mots verts trois ans. Contrairement à la plupart des autres enfants de l'hôpital, lorsque à sept ans, ses parents avaient pris rendez-vous pour lui, dans un service de psychiatrie, on ne lui avait trouvé aucun syndrome. J'en avais parlé à Françoise Dolto qui m'avait dit : « Avec des parents qui n'ont pas consulté avant sept ans, tu n'obtiendras rien. Si ses parents n'ont pas consulté plus tôt, c'est qu'ils ont besoin qu'il reste ainsi ».

J'ai reçu tous les membres de sa famille, à l'exception des grands-parents qui n'ont pas voulu se déplacer. Les parents de Jean-Michel étaient tous deux porteurs d'un fantôme du type : « pas besoin d'un père pour se développer et grandir ». Sa mère était la fille unique d'un mariage entre cousins germains. Elle était donc le produit de ce qu'Anne Ancelin Schützenberger appelle un « inceste transgénérationnel ». Son père s'était mis, lui, à travailler 92 heures par semaine à la naissance de ce fils aîné. Il avait fui dans le travail l'arrivée de cet enfant, ce qui est d'ailleurs un des symptômes de grossesse des hommes repérés dans les recherches américaines. Dans ce cas, la panique que soulève la venue de l'enfant apparaît chez les pères dans le fait qu'ils se font soudainement muter à Tahiti ou ailleurs. Ceci parce que le père de Jean-Michel était lui-même orphelin de père et que sa mère l'avait rejoint dans la mort après avoir été interné dans un hôpital psychiatrique. Les parents de Jean-Michel avaient donc mis en commun un fantôme semblable, mais s'il était né autiste, sans pouvoir regarder sa mère dans les yeux, c'est à cause de ce que cachait le mariage de cousins germains de ses parents à elle, c'est-à-dire un mariage imaginaire entre leurs grands-mères communes, ce que j'ai mis un certain temps à comprendre. Ces cousins germains avaient en effet pour mères deux sœurs qui avaient épousé des hommes qui portaient le même nom de famille, alors qu'ils n'avaient aucun lien de sang. Ces deux hommes partent à la guerre et en reviennent pour retrouver leurs épouses mariées entre elles. Tous deux se suicident par pendaison. Telle était l'origine du fantôme que les grands-parents maternels de Jean-Michel avaient mis en commun.

Dans cette généalogie, la mise en commun des fantômes s'était perpétuée et amplifiée d'une génération à l'autre : À la quatrième génération, celle des arrières grands-parents de Jean-Michel, les pères se pendent au retour de la guerre. À la troisième, celle des cousins et cousines de la mère de Jean-Michel, toutes les filles meurent de la même façon, en se jetant dans un puit sitôt qu'un homme leur fait défaut. La façon dont la contagion suicidaire se transmet d'une génération à l'autre parle d'elle-même, puisqu'on sait de la pendaison qu'elle provoque une éjaculation. On a donc une génération de pères qui, en se pendant, hurlent leur désarroi sexuel, auquel succède une génération de femmes qui hurlent le leur, en se précipitant dans l'eau, alors que l'eau est le symbole du pouvoir féminin qui, dans leur héritage, est devenu le pouvoir absolu des mères. L'une de ces

⁷ Voir entre autres : « La place des grands-parents dans la folie de l'enfant » dans *Sans père et sans parole*, 1999, p. 75 à 112.

⁸ Anne Ancelin Schützenberger, *Aïe, mes aïeux !*, Desclée de Brouwer, 1993.

femmes échappe aux Érinyes⁹, en épousant son cousin germain. Ils ont un seul enfant, la mère de Jean-Michel, et celle-ci donne naissance à un autiste qui naît sans pouvoir la regarder dans les yeux.

C'est cette succession de rétrécissements généalogiques qui se reproduit d'une génération à l'autre, en se transmettant comme une élimination de plus en plus prégnante du père, qu'Anne Ancelin appelle des incestes généalogiques ou transgénérationnels. Vous voyez donc que, dans sa dimension transgénérationnelle, l'inceste est là encore d'origine maternelle, même lorsqu'il est véhiculé par les pères ou les fantômes dont ils sont porteurs.

Fantasmes et traumatisme sexuel

La vieille question théorique du traumatisme sexuel ou du fantasme, dans certaines formes « d'incestes imaginaires » est aussi à considérer. C'est une question importante dans le registre thérapeutique. Aux Etats-Unis, je ne sais pas si vous en avez entendu parler, il y a eu pas mal de problèmes avec les « personnalités multiples ». Là-bas, si vous êtes étiqueté « hystérique », vous n'êtes pas remboursé par les assurances, alors que si vous êtes étiqueté « personnalité multiple », vous l'êtes. Comme l'un des critères qui détermine que vous êtes bien une « personnalité multiple » est d'avoir été violenté sexuellement par ses parents, pour en établir le diagnostique, les Américains ont abondamment utilisé l'hypnose, sans trop considérer les raisons pour lesquelles Freud y avait renoncé.

Lorsque vous mettez quelqu'un sous hypnose, il est fréquent que surgissent des images de viol ou de séduction impliquant l'un ou l'autre de ses parents. Aux Etats-Unis, cela a créé des drames invraisemblables. Un certain nombre de gens qui ont découvert sous hypnose que leur père les avait violés leur font fait des procès. Vous imaginez ce que cela peut faire à un père d'être accusé d'avoir violé sa fille ou son fils. Cette situation a duré jusqu'au jour où l'un d'entre eux a pu démontrer qu'à l'heure précise où il violait sa fille, il était au Viêt-Nam. À partir de là, la justice américaine n'a plus pris les paroles sous hypnose comme des preuves, et les familles se sont retournées vers les thérapeutes pour leur intenter des procès.

Si Freud a renoncé à l'hypnose, c'est parce qu'il y avait déjà rencontré ce genre de choses. C'est ce qui lui a fait rejeter sa première théorie, celle du traumatisme sexuel comme origine de la névrose, au profit de la théorie du fantasme. Freud n'a pas conceptualisé l'activité mentale originaire. Il a reconnu l'existence de la télépathie, mais il n'en a rien fait dans sa théorie, alors que la télépathie de l'enfant joue un rôle important dans la construction des fantasmes puisqu'elle lui permet de percevoir le désir sexuel des adultes. C'est pourquoi, dans l'hypnose, on ne sait jamais si ce qui resurgit est un souvenir réel, la mémoire d'une perception télépathique infantile ou un amalgame de différentes perceptions et souvenirs, comme dans les rêves.

Dans mon travail personnel, par exemple, j'ai retrouvé un souvenir-écran qui m'a aidé à comprendre ce genre de choses. On m'avait mis dans un orphelinat où j'ai connu ma première grande amitié, un petit Michel avec qui je passais mon temps à jouer dans des ruines proches des bâtiments de l'orphelinat. Nous avions quatre ou cinq ans et nous nous étions fait une maison rien qu'à nous dans les caves de ces ruines. Nous avons choisi une pièce pour y faire des cabinets et, un jour où nous y faisons tous deux nos besoins, nous n'avons pas entendu la cloche qui annonçait l'heure du repas. Nous l'avons raté et nous nous sommes fait sacrément engueuler. Dans le souvenir qui en restait, je revoyais les yeux du « papa » qui nous sermonnait, comme vissés sur mon propre anus, sans arriver à comprendre pourquoi il nous grondait. Comme je ne voyais pas ce qu'il y avait de mal à faire caca ensemble, je ne comprenais pas ce qui le mettait dans un tel état.

En fait, dans ce genre d'événements, ce qui impressionne l'enfant est le bouillonnement émotionnel de l'adulte. L'enfant ressent que les propos qu'il lui tient mettent en jeu sa libido, mais il le perçoit sans pouvoir le comprendre, puisqu'il n'a encore aucune représentation de la sexualité adulte. C'est donc comme s'il réceptionnait la charge émotionnelle des propos de l'adulte au niveau de son préconscient ou, plus exactement, dans son image inconsciente du corps. Mais, comme ses structures conscientes n'ont pas les moyens de l'intégrer, cette « information émotionnelle » est prise en charge par l'inconscient qui la restitue comme des yeux de papa vissés sur l'anus de l'enfant.

Ceci pour vous permettre de comprendre que, dans un contexte familial où rien n'est dit de la sexualité, lorsqu'un événement de la sorte arrive avec l'un de ses parents, la charge émotionnelle que l'enfant perçoit chez lui s'inscrit dans son image inconsciente du corps d'une façon semi consciente. Ce qui fait que cela peut, soit réapparaître dans ses fantasmes, soit se manifester comme un « retour du refoulé » dans ses rêves ou dans n'importe quel état modifié de la conscience semblable à celui de l'état hypnotique. Lorsque les thérapies par l'hypnose font resurgir un passé dans lequel les gens découvrent qu'ils ont été violés par leurs parents, on ne peut donc pas savoir, a priori, s'il s'agit d'une reconstruction fantasmatique ou de réalité.

Donc, pour ne pas établir de confusion entre le fantasme et la réalité comme cela s'est fait aux Etats-Unis avec les personnalités multiples, il est important que le thérapeute sache comment les fantasmes sexuels se construisent. Dans *La sexualité masculine*, je l'explique avec l'histoire de l'enfant qui veut que sa mère joue

⁹ Divinités grecques de la vengeance des crimes entre consanguins.

avec lui, alors qu'elle doit aller au marché et ne peut pas. Dans ce cas, l'enfant est capable de comprendre que sa mère a autre chose faire que de jouer aux legos ou à la poupée avec lui, mais sitôt qu'elle est partie et qu'il se retrouve seul à jouer, il explique à son nounours ou sa poupée qu'il a privé sa mère du plaisir qu'elle aurait pris à jouer avec lui. Voilà ce qu'est la pensée fantasmatique. L'architecture des fantasmes sexuels n'est pas : « je veux coucher avec untel », mais « je suis la seule chose qu'untel désire », et ce, pour le garçon, comme pour la fille. De plus, dans une famille où rien n'est dit de la sexualité, c'est l'activité mentale originaire qui permet à l'enfant percevoir le désir sexuel des parents. Ce qui fait qu'à défaut de pouvoir se le représenter au niveau de leur sexe, c'est dans leurs yeux qu'il le perçoit. Lorsqu'on drague, on utilise en premier ses yeux, car c'est dans les yeux que le désir sexuel se perçoit en premier. Il en est de même pour l'enfant. L'enfant voit dans les yeux le désir sexuel des adultes. Lorsque son père la trouve superbe, se dit qu'elle sera une très belle femme, la petite fille peut donc le voir, et comme sa fille ressemble à la femme qu'il aime, il n'y a rien d'anormal à ce que ce constat soit teinté de libido. De même pour les petits garçons avec leur mère. Si l'écoute de ses clients a conduit Freud à penser que tous les hommes avaient désiré être l'amant de leur mère et les filles, la femme de leur père, c'est parce que le désir sexuel est une réalité incontournable dans la construction de l'enfant. C'est pourquoi Françoise Dolto disait que le fantasme incestueux est toujours dynamisant alors que sa réalisation est toujours destructrice.

Lorsque vous recevez des gens qui, par l'hypnose ou la psychophanie, ont découvert une séduction précoce, il faut donc être très prudent et ne pas prendre tout de suite cela pour argent comptant. Une fois sur deux, lorsqu'on leur demande ce qu'eux-mêmes en pensent, ils répondent qu'ils n'en ont aucun souvenir. Or, quand un enfant est abusé sexuellement, il en a un souvenir réel. Vu l'importance qu'a la compréhension de la sexualité dans l'enfance, il est très rare que ce genre d'événements s'efface de la mémoire. Cela peut arriver, mais c'est plutôt rare. Il est donc pour moi assez surprenant de voir d'anciens collègues lacaniens s'engouffrer dans l'hypnose ériksonienne, comme dans la dernière manne tombée du ciel. Contrairement aux freudiens, les ériksoniens n'ont, dans leur outillage théorique, aucune conception historique de la construction mentale. Ils peuvent donc très facilement tomber dans ce panneau qui consiste à prendre le fantasme pour une réalité traumatique et, comme me l'a fait comprendre une cliente, cette confusion peut être assez catastrophique.

Cette cliente m'avait été adressée par sa gynécologue, après une tentative de suicide. Ce médecin la connaissait depuis plus de quinze ans. Voyant que cette femme allait de plus en plus mal, alors qu'elle en était à sa deuxième analyse, elle lui a conseillé de me consulter pour comprendre ce qui se passait, en lui précisant que j'avais, moi-même, eu plusieurs analystes. Cette femme était une grande médiumne ou une grande psychotique. Tout dépend du point de vue où l'on se place. Elle avait vécue des années sans manger ni dormir, comme l'ont fait certains mystiques. Elle était issue d'une lignée totalement maternelle et totalement folle. Sa mère et sa grand-mère avaient toutes deux été déportées dans le même camp de concentration. Je suis arrivé à lui permettre de débrouiller son histoire, car j'ai compris que son arrière-grand-mère était morte de faim, alors que cette mort n'avait rien à voir avec la déportation. Sa première analyse s'était terminée en queue-de-poisson dans la secte où son analyste l'avait entraînée. Elle s'était alors adressé à une analyste ériksonienne assez connue des lacaniens pour en avoir formé plusieurs à l'hypnose. Mais, dans cette seconde cure, ce sont ses facultés médiumniques qui ont assez gravement persécuté sa thérapeute. Sitôt que celle-ci passait la nuit avec homme, sa cliente le voyait et était capable de très précisément le lui décrire. Or au lieu de penser que le transfert remettait en scène la télépathie infantile de l'enfant et reproduisait une situation oedipienne, cette thérapeute en a conclu que sa cliente passait ses journées à l'épier. Cela s'est soldé par un délire et une tentative de suicide, ce qui a poussé sa gynécologue à intervenir et lui donner mon nom.

C'est une cure qui m'a énormément appris. Cette femme avait régressé à un état quasi fœtal. Un jour, par exemple, je lui dis : « je ne comprends pas ce qui se passe. J'ai l'impression d'être une mère enceinte d'un fœtus qui n'attend qu'une chose : que je fasse une fausse-couche ». Elle me répond : « c'est exactement ça, Monsieur ». Et puis, cela faisait trois mois que je la recevais, lorsqu'un jour, elle arrive dans tous ses états, car sa précédente analyste avait porté plainte contre elle. Celle-ci était persuadée qu'elle continuait à l'épier jour et nuit, et que c'était elle qui avait sectionné le fil du téléphone de son immeuble. Ce genre d'événement montre en quoi le métier d'analyste est une activité assez dangereuse. Comme l'a expliqué Harold Searles, dans *L'effort pour rendre l'autre fou*¹⁰, si l'on est mal analysé, ce sont nos clients qui risquent de nous faire délirer. J'ai donc dû appeler cette analyste. Je l'ai écouté pendant près d'une heure. Elle m'énumérait toutes les misères que lui avait faites cette cliente. Je lui dis alors : « Mais Madame, tout ceci ne me paraît pas très analytique ». Elle me répond : « Non, non, pas du tout, c'est objectif ». Je lui ai alors dit que si je prenais le soin de l'appeler, c'était afin d'obtenir qu'elle arrête de penser à cette personne pour que je puisse la prendre en charge. Elle a acquiescé. Le travail s'est poursuivi avec la cliente. Mais, quelque temps après, je me retrouve dans une soirée où quelqu'un d'autre me présente cette thérapeute. Je lui rappelle qu'on s'est déjà parlé au téléphone et elle me dit : « Ah oui, à propos de cette petite qui faisait du chantage au suicide ». C'est surtout cela qui m'a profondément choqué.

¹⁰ Harold Searles, *L'effort pour rendre l'autre fou*, Gallimard, 1977.

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

N'attribuez toutefois pas ce genre « d'accros analytique » à l'étiquette ériksonienne de cette thérapeute. Erikson a inventé quelque chose avec lequel il s'est, lui-même, soigné, mais lorsqu'on transmet un outil, on ne sait pas trop ce que les autres en font. L'hypnose n'est qu'un outil, tout dépend ce qu'on en fait, et dans un cas comme celui-ci, ce n'est pas l'étiquette formative du thérapeute qui est en cause. C'est la façon dont il conçoit la mort. Or la mort n'a plus de place dans les théories de Lacan et Mélanie Klein que chez Erikson. Aucun d'eux ne s'est penché sur la façon dont l'enfant la rencontre et la comprend. Ce qu'on peut par contre reprocher aux nouvelles thérapies est qu'elles reposent sur des formations souvent très courtes. Or si les thérapeutes n'ont pas suffisamment exploré leur propre construction, ils ne saisissent pas que l'inconscient est constitué d'un ensemble de couches qui se superposent, en masquant les plus profondes, comme les pelures d'un oignon. Et, lorsqu'un de leurs clients les confronte à un « bébé télépathe », ils sont d'autant plus incapables de l'aider qu'ils n'ont aucune idée claire de leur propre construction.